

BULLETIN OF THE FACULTY OF ARTS



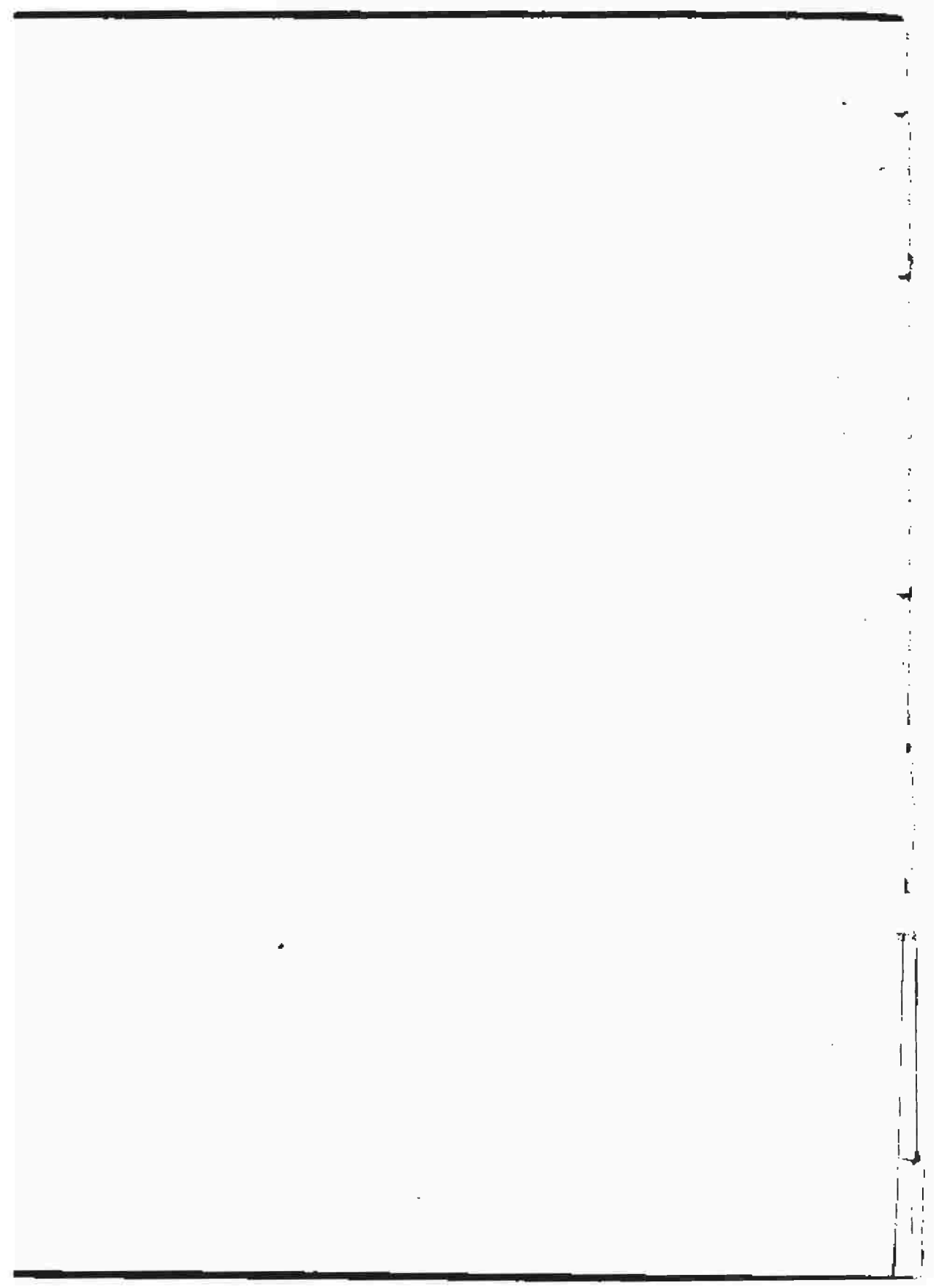
Vol. XX

1966

All requests for copies of this Bulletin should be made to the Librarian of the Faculty of Arts, Alexandria University. Communications regarding contributions should be addressed to Prof. Gamal El-Din El-Shayyal Dean of the Faculty and Editor of the Bulletin.

ALEXANDRIA UNIVERSITY PRESS

1967



CONTENTS OF THE EUROPEAN SECTION

		PAGE
1 —	<i>MOHAMED GAMIL ARIF</i>	
	Conceptions que se Fait Jules Renard du Theatre	1
2 —	<i>R. EL-NADOURY,</i>	
	A Note on the Idea of Writing in Egyptian Hieroglyphic and Sumerian Cuneiform	41
3 —	<i>GAMAL ELDIN EL-SHAYYAL</i>	
	A General Bibliography of Modern Egyptian History and Literature	45



CONCEPTIONS QUE SE FAIT JULES RENARD DU THEATRE

Par

MOHAMED CAMIL ARIF

Il est intéressant pour nous, de connaître les conceptions que se fait J. Renard de l'art dramatique. Sa théorie sur le théâtre, Jules Renard l'a énoncée çà et là dans son journal, dans sa correspondance, dans ses compte-rendus sur les pièces de ses collègues et amis.

Nous nous efforcerons de grouper ces remarques éparées en vue de les présenter sous une forme homogène.

1. "Théâtre mon unique théorie c'est de ne jamais faire qu'un acte" disait-il.¹

J. Renard en "constipé des lettres", estimait que dans le monde d'un seul acte, l'auteur dramatique pouvait couler la matière d'une pièce.

Si à d'autres écrivains, il faut trois ou même cinq actes pour développer une idée, une thèse, à Jules Renard, un seul acte suffisait. En critiquant la faconde au théâtre, de tous les ténors héroï-comiques, soubrettes effrontées, valets de répertoire, raisonneurs de Dumas Fils, qu'il appelait la race des boucheurs de coins, Jules Renard ajoutait : "Comme la vie est plus souple, plus nuancée, plus fine que ce théâtre éloquent, étourdissant".² Nous voyons d'ailleurs qu'il s'est conformé à cette forme dramatique, avec bonheur dans : "Le plaisir de Rompre", "Le Pain de Ménage", "Poil de Carotte", "Huit jours à la Campagne", et "Le Cousin de Rose"; et nulle part on n'a l'impression d'une oeuvre incomplète ou au contraire trop touffue.

1. Journal du 26/11/1899 p. 374.

2. Conférence; faite à l'Odéon le 25 Mars 1909

Dans le même ordre d'idées, J. Renard consignait *"On leur offre une perle, il lui reproche de ne pas être une banquise"*¹ et de "blâguer" un peu son ami Edmond Rostand, en écrivant au lendemain de *Cyrano*, sur la page de garde du *"Plaisir de rompre"*, envoyé à Jean Coquelin

*"J'aurais, si j'avais eu, Ragueneau, ton travers,
réduit cet acte en prose, en cinq actes en vers"*.

A une époque où seule la pièce en trois actes pouvait consacrer la gloire d'un auteur, et où tous les amis de J. Renard l'exhortaient à donner une grande pièce², il écrivait à l'adresse de ses confrères trop prolifiques *"Ces poètes débandés font aimer ceux qui se retiennent, les régulateurs. N'importe quelle idée bien, ils la mettent impudemment en cinq actes. D'une minute, ils extraient trois heures d'horloge"*³ — *"Le Plaisir, non de rompre, mais de s'allonger : voilà leurs pièces en cinq actes"*⁴.

Cependant, pour répondre aux vœux formulés par ses amis, A. Capus et M. Schwob et pour leur montrer qu'il était capable de réaliser une grande pièce J. Renard écrivit *"Monsieur Vernet"*, comédie en deux actes et bien plus tard *"La Bigote"* également en deux actes. Ce furent les seules exceptions qui confirmèrent chez J. Renard la règle de la pièce en un acte.

Son goût de la perfection l'a toujours éloigné des longs ouvrages. Il savait que rien n'est plus facile qu'une lâche abondance, mais pour rendre son impression il lui fallait une ligne, que dis-je, un mot. Et quand il avait dit du serpent *"Trop long"*. Il pouvait s'arrêter satisfait.

Il avait pénétré comme une flèche dans l'esprit du lecteur, il avait rencontré le tour original qui viole l'attention.

Non seulement, le goût de la perfection, mais son tempérament [lui dictait de faire de plus en plus court. Il écrivait *"Je ne fais pas de*

1. J. 9/11/1904 p. 638

2. J. 15/1/1903 p. 342 et 7/10/1891

3. J. 21/1 /1898 p. 315

4. J. 25/12/1897 p. 305

vers, parce que j'aime tant les phrases courtes qu'un vers me semble déjà trop long" ¹, et ailleurs : "faire un volume de contes de plus en plus courts, et intituler ça "Le Luminair"²

Il reconnaissait d'ailleurs sa faiblesse relative : "Je ne me sens jamais assez mûr pour une oeuvre forte. Apparemment, j'attends de tomber en ruine" ³ et à trente et un ans, il se sentait "déjà vieux" incapable de grandes choses"⁴

"Je ne pense pas que mes oeuvres comportent plus de deux actes. Il me semble que je suis incapable d'en écrire trois ou plutôt qu'un acte, deux actes au plus suffisent pour développer un sujet."⁵ Je m'en tiens toujours à l'essentiel, mon but, c'est d'arriver à l'expression simplifiée, irréductible ... Je me plais à "remettre vingt fois sur le métier une pensée, afin de lui donner la forme précise qui lui convient. Je crois qu'un fait, une idée gagnent à être résumés dans une scène, une phrase. Pour qu'ils portent, qu'ils aillent loin — ou simplement qu'ils atteignent leur but — "il faut les débarrasser du poids mort des détails, des considérations adventices ... Je recherche sans me lasser le mot exact."

Mais il était inégalable dans les petites. Il nous a laissé pour en témoigner ces modèles achevés et irréprochables que sont ses comédies en un acte, cinq oeuvres qui survivront à des centaines d'autres dont la réputation à l'époque de J. Renard était surfaite.

2. "Dans mon théâtre, je suis parti de ce principe que les femmes ne trompent jamais les hommes et réciproquement".⁶

A une période où le goût du public était dirigé vers les pièces

1. Journal 13/10/1892 — p. 99

2. Journal 26/10/1893 — p. 126

3. Journal 22/7 /1887 — p. 9

4. Journal 22/9 /1895 — p. 196

5. Cf. encore cette boutade (reproduite en fac - similé d'autographe dans Comédia du 6/10/1013) : "C'est bien le dernier acte de Rodogune. Ce qui prouve qu'il ne faut faire que des pièces en un acte". Se référer au Journal 13/ 9 /1887 — p. 10 — 8/5/1890 p. 50 — 7/10/1891 — p. 71 — 12/ 1893 — p. 133 Août 1896 p. 234 — 7/2/1887 p. 264 — 21/11/1900 p. 510.

6. Journal. 16/2/1910 p. 860

dites à "triangle" c'est-à-dire, le mari, la femme et l'amant, ou le mari, la femme et la maîtresse, avec toutes les combinaisons que cette situation pouvait comporter, J. Renard nous offrait l'originalité d'un théâtre sans "Amoureuse" et sans "amant".

Si Porto Riche, avec "Amoureuse" Henri Becque avec la "Parissienne," Maurice DONNAY, Henri Bataille, livraient à la scène des couples "meurtris et délirants", et si Maurice Beaubourd en 1902 pouvait résumer ainsi la Passerelle :—

1^{er} Acte : on a couché

2^{ème} Acte : on couche

3^{ème} Acte : on va coucher.

J. Renard, pour son compte a évité ces éternelles coucheries.

L'adultère chez lui, ou chez les autres ne l'intéressait pas et si des dramaturges avaient des raisons spéciales pour chérir ces sortes de sujets J. Renard avait les siennes pour les éviter.

Son ami Muhlsted ne lui disait-il pas : *Il y a du prêtre en vous, Renard ... vous êtes pour la morale, la chasteté, le devoir.*

-- C'est vrai, répliquait-il — *J'en ai assez de notre littérature de cocus...*¹

J. Renard avait remarqué que l'amour qui n'avait qu'un petit coin dans la vie, tenait toute la place au théâtre ² et lui qui voulait "*de la vie au théâtre et du théâtre dans la vie*" ³, se proposait dans le sien de ramener l'amour à sa juste place.

"Les plaisanteries éternelles sur la politique, sur Crispi, sur les femmes qui font arriver leur mari" ⁴ le mettaient hors de lui.

1. J. 12/3/1896 — p. 222

2. J. 10/12/1907 — p. 778

3. J. 26/3 /1905 — p. 656

4. J. 2/3 /1896 p. 221.

Courteline l'encourageait dans cette voie, il s'écriait :—

“Les hommes de ma génération, moi, Renard, nous avons compris qu'il fallait enfin oser faire des pièces sans amour. Qu'est-ce que ça peut nous faire qu'un monsieur couche avec une dame”.¹

Evidemment, cela ne nous regarde pas. Pourtant, dans le drame contemporain, si l'adultère a pris cette grande importance, c'est qu'il a cessé d'être considéré comme une aventure personnelle et privée, ce n'est plus, comme le fait si justement remarquer Pauphilet dans son cours professé à l'Université du Caire en 1910 sur le Théâtre au XIX^e siècle “une histoire d'amour nécessairement banale, mais une crise où la famille et la société même peuvent sombrer;... derrière ces vieilles histoires d'amants et maris, il faut apercevoir aujourd'hui ces conceptions de la famille et de la société : l'une basée sur le respect traditionnel des institutions, en premier lieu du mariage, l'autre qui va vers l'union libre, l'égalité des sexes, la dissolution de la famille, l'avènement d'un régime individualiste; ce qui donne leur véritable sens à ces pièces en triangles “c'est la lutte de la conscience individuelle, des droits de la passion, de la morale du coeur, contre l'état social contemporain”.

Ce n'était pas seulement par réaction contre le théâtre contemporain, mais également une affaire de tempérament, de caractère, de façon de vivre.

J. Renard le disait lui-même : *“J'ai plus de dispositions à être saint que coureur de femmes. Ma vie, le sérieux de mon âme, mon ambition, mes idées, tout me rapproche du saint”*.²

N'oublions pas qu'en 1888, J. Renard fit un mariage d'amour qui lui apportait en même temps, l'aisance, la sécurité et le bonheur. Les deux époux s'installèrent rue du Rocher. C'était un spectacle touchant, que celui de leur tendresse: Mme Renard, jeune, — elle avait à peine seize ans, — intelligente, vertueuse, agréable, enveloppait son mari d'une affection vigilante. Elle paraît les choses de sa grâce enjouée et saine. Jules Renard demeura fidèle et rangé. Dès qu'on

1. J. 22/12/1900 p. 419.

2. J. 22/1/1897 p. 262.

entrait on se sentait baigné d'une atmosphère tranquille; une vertu pacifiante fleurissait autour de la lampe. Cette intimité bourgeoise avait son charme et sa poésie et reposait des intérieurs d'artiste, ordinairement traversés de trop de fracas et d'orages. On en emportait comme une impression de bonheur. De l'honnêteté de sa vie découle celle de ses comédies.

Pas plus que dans sa vie, Jules Renard n'admettait l'adultère dans ses œuvres.

Il se plaisait à répéter devant les femmes qu'il était un homme fidèle et "non-aventurier".

A une amie qui lui demandait : *"Oh, vous ne me ferez pas croire que vous n'avez jamais trompé votre femme"*

— *Est-ce que j'ai essayé de coucher avec vous ?*

— *Non. — Alors comment vous étonnez-vous que je ne l'ai tenté avec personne ?*"¹

Il se faisait les réflexions suivantes : *"Je garde le droit d'aimer une femme, comme de désirer un voyage à Florence. Je ne vais pas à Florence parce que je n'ai pas d'argent ou que je n'en ai pas le temps. Je ne coucherai pas avec cette femme parce que je suis marié ou parce qu'elle l'est"*.

Dans le Vigneron dans sa Vigne, une jolte femme demande à Eloi (Traduire : Renard) s'il n'a pas de maîtresse et Eloi de répondre : *"Je suis marié"*.

Poil de Carotte qui s'enquerrait auprès de son père pour savoir si Madame Lepic n'avait pas commis *"une grande faute contre la morale, le devoir et l'honneur"* reçoit de Monsieur Lepic cette réponse : *"Rassure-toi, ta mère est une honnête femme... et moi aussi Poil de Carotte, je suis un honnête homme ... Nous n'avons pas ça chez nous."*²

1. J. 28/2 /1902 — p. 496

2. P. de C. Scène IX

Plus explicite encore est cette phrase de Monsieur Lepic dans la Bigote, scène VI :—

“... Le bonheur d'un mari dans un ménage ne consiste pas à tromper sa femme le plus possible ... dans une union parfaite, je n'admettrais aucune hypocrisie, aucun mensonge aucune excuse, pas plus pour le mari que pour la femme... Il me répugne d'entendre un mari dire : “c'est si beau, une femme à genoux qui prie”, tandis qu'il en profite, lui, l'homme supérieur, qui ne prie jamais, pour la tromper à tour de bras. J. Renard avait mieux à faire que de passer en revue les aspects variés de l'adultère bourgeois.

Quoi d'étonnant à cela ? Mme J. Renard dans l'intimité, Marinette, était la compagne, l'amie, la confidente, de son mari. Elle fut l'épouse parfaite qu'il lui fallait; d'humeur douce et égale, aimante, patiente et surtout charitable et bonne. Tout le long de son oeuvre, on voit J. Renard lui rendre un fervent hommage et remercier le sort de lui avoir réservé une femme telle que Marinette.

Dans le Vigneron dans sa Vigne, Mme Renard est désignée sous le nom de l'Amie d'Eloi, J. Renard étant lui-même Eloi, c'est la femme de l'écrivain qu'il nous est donné d'apprécier, elle évite à son mari tous les petits soucis quotidiens, elle respecte son travail, et sait s'effacer quand il le faut.

Sa présence, loin d'être importune à J. Renard, était pour lui une source féconde d'inspiration : “Toi, lui écrivait-il tu ne me gênes jamais, et avec toi, je jouis pleinement de la solitude que j'aime”.

Son bonheur était tel, qu'après dix-huit ans de mariage, il écrivait à sa belle-mère une lettre dont nous extrayons le passage suivant : “J'ai pour vous, les sentiments d'un homme qui vous doit une femme parfaite. Les qualités de Marinette se sont développées et je ne lui connais pas de défauts. Elle me donne chaque jour des preuves de sa tendresse dévouée, intelligente et gaie... Ma part est trop belle pour que je vous en sois pas reconnaissant”.¹

Il éprouvait le besoin de se crier à lui-même et à ses amis sa joie de posséder une telle compagne “Dans le dur métier des lettres, ce qui rend le plus souvent mes confrères malheureux, c'est leur femme. La

1. 20/11/1906 — Corresp. p. 364

femme, qui a des appétits de luxe et de vanité incroyable. La femme qui harcèle son mari sans cesse et lui rappelle qu'un tel réussit. L'animal de luxe, le pur sang que doit être l'homme de lettres, devient, sous ses coups de cravache multipliés, un cheval de labour et d'omnibus toujours éreinté. Pour moi, au contraire, ma femme trouve que je travaille trop".¹

Et ailleurs, dans son journal "*Marinette m'a tout donné... par ses yeux, on voit son coeur, un coeur rose, c'est du soleil... j'ai Marinette : je n'ai plus droit à rien*".²

Heureux Homme lui qui pouvait consigner "Ma femme. De toutes celles que je connais, elle est la plus digne d'être aimée".³

3. J. Renard a banni de son théâtre les pièces à thèse et les pièces politiques.

A une époque où presque chaque auteur dramatique à la suite du théâtre d'Emile Augier, d'A. Dumas fils, sortait sa pièce à thèse, où l'on bataillait cinq actes durant, pour faire accepter par un public qui s'en moque un peu une idée ou une théorie sociale, J. Renard retient l'attention avec un théâtre qui n'est pas une tribune.

Il l'écrivait lui-même à propos de la pièce "*Au delà des Forces Humaines*" *Sommes-nous des artistes ou des professeurs d'économie politique ?... A un beau vers, préférez-vous un hospice d'enfants ? Votre dynamite, votre fou, vos discours d'ouvriers, vos rengaines de pasteurs, c'est de la blague. Le théâtre d'idées est une bonne farce*".⁴

J. Renard voulait que le théâtre amusât l'esprit et non le préoccupât.⁵ Il proclamait "*Lemaitre et moi, nous sommes d'accord que le théâtre socialiste est une malhonnêteté de gens sans pudeur. Et puis, ces personnages qui pourraient avantageusement être remplacés par un conférencier sur une chaise*".⁶

1. Cité par H. Bachelin — "J. R. et son Oeuvre" Mercure de France 1909 p.9

2. 11/8 /1906 p. 724

3. J. 31/1 /1898 p. 316

4. J. 26/1 /1897 — p. 263

5. J. 29/1 /1905 — p. 648

6. J. 27/1 /1890 — p. 316

S'il avait voulu prêcher, J. Renard eût pu le faire mieux que quiconque. Lui qui écrivit "Ragotte", "Nos Frères Farouches", connaissait les paysans à fond et constatait avec amertume l'exode des campagnes vers les villes. Quel beau sujet d'une pièce en cinq actes sur le retour à la terre qui se meurt. Il ne l'a pas voulu.

J. Renard a été tour à tour délégué cantonal, conseiller municipal, et enfin, maire de son village. Dans un discours de distribution de prix au Lycée de Nevers le 30 Juillet 1909, il ne craignait pas de conseiller aux enfants de faire de la politique, une "*politique originale*" c'est-à-dire désintéressée qui n'excluerait pas la droiture d'esprit et la rigidité de caractère; dans des notes pour son ami Louis Vauxcelles, il disait à propos de politique : "*Mais oui, il faut en faire : pourquoi pas ? la politique repose : il y a plus de certitude en politique qu'en art*". "*La Caisse des Retraites Paysannes et Ouvrières, voilà une certitude*". J. Renard dans son théâtre s'est gardé de faire de la politique.

Il ne s'est occupé, à la scène, ni de la Caisse des Retraites Paysannes et Ouvrières", ni des revendications et réformes sociales.

Lui qui était profondément républicain et socialiste dans l'âme écrivait : "*que l'invasion du socialisme au théâtre déroutait les artistes. L'artiste devait-il donc s'occuper désormais de ce qui ne le regarde pas, poser gauchement des problèmes insolubles et s'abaisser à savoir quotidiennement le prix du pain ? aurions-nous des Musset économistes, des Marivaux apôtres*".¹

Pour sa part, J. Renard faisait de la politique à l'Echo de Clamecy, c'est là que nous trouvons une série de réflexions sur des sujets de morale, de sociologie élémentaire à l'intention de ses lecteurs nivernais.

Il militait dans les journaux et non pas au théâtre.

Directeur de conscience, J. Renard ne le fut que dans sa vie privée et encore fallait-il le solliciter. Tristan Bernard en témoigne dans le discours qu'il a prononcé à l'occasion de l'inauguration du monument de J. Renard à CHITRY : "*Comme on allait jadis chez l'horloger pour mettre sa montre à l'heure, nous nous rendions de temps en temps chez J. Renard pour régler notre conscience*".

1. J. 28/12/1897 — p. 306

S'il acceptait parfois de régler la conscience de ses amis, il se refusait à le faire pour le public.

J. Renard ne faisait pas parler ses personnages pour les besoins d'une cause, il avait d'autant plus de mérite à rester impartial qu'il avait des opinions bien définies.

Pourtant on a l'impression que la Bigote est une exception à la théorie que nous venons d'énoncer.

En date du 30 Décembre 1909, dans une lettre adressée à sa soeur, J. Renard lui écrivait entre autre chose. "c'est une pièce la Bigote à laquelle je tiens beaucoup parce que j'EXPRIME (couragement, je crois et je l'ai bien vu) des idées qui me sont chères..."¹

Quelles sont donc ses idées qui lui sont bien chères ? Nous les trouvons consignées dans son journal sous forme de conseils à son fils Fantec. "A Fantec. Si tu te maries à l'Eglise, ne dis pas, comme les autres qu'il ne t'en coûte qu'un effort de galanterie et que tu ne sacrifies rien, tandis que ta femme ferait le sacrifice de son salut éternel. N'oublie pas qu'à l'église tu promettras, sans avoir l'intention de tenir ta promesse d'élever tes enfants dans la religion catholique, apostolique et romaine

Ne méprise ta fiancée au point de respecter une croyance qui n'est pas en toi

Ne t'imagines pas que tout puisse vous être commun Fortune, joies, peines, hors l'essentiel, qui est la pensée commune. Tu souffriras de la foi de ta femme qui lui permettra de rester presque toute entière impénétrable.

Prends une femme dont l'esprit religieux, ce n'est plus la religion, soit l'égal du tien. Convertis d'abord ta fiancée, à moins qu'elle ne te convertisse. Ayez la même façon de comprendre Dieu, c'est-à-dire l'Univers et votre destinée. Sinon, n'épouse pas.

Ou bien, tu seras malheureux, et ne sauras même pas pourquoi"²

1. Correspondance p. 403

2. J. 29 Août 1902 p. 527

A Tristan Bernard, il écrivait : "... Je viens de terminer... une comédie anti cléricale en deux actes" ¹; et à Antoine : "... puisque vous ne trouvez pas de place pour Poil de Carotte en un acte, vous en trouverez peut-être pour une petite pièce en deux actes.

Voulez-vous voir ça ? La pièce s'appellerait la Bigote. C'est Monsieur Lepic sous un de ses aspects, c'est le développement de sa phrase dans Poil de Carotte : "*Je déteste, moi, le bavardage, le désordre et les curés*" ².

Du coup, la comédie devenait une pièce à thèse, destinée à reprendre les idées de Jules Renard. Il faut pourtant reconnaître qu'il ne s'agit pas là de thèses à la manière de celles qu'on trouve dans quelques unes des pièces de Dumas fils, thèse, synonyme d'une conception abstraite de l'esprit, qui précède l'invention des faits, détermine artificiellement leur combinaison, et fausse la réalité; chez Renard, il s'agirait plutôt d'une thèse qui serait une leçon vivante des faits. Elle ne les précède pas, mais, elle les suit et elle s'en dégage; elle traduit l'impression qu'en doit recevoir un spectateur qui réfléchit, elle en est comme le prolongement naturel dans un esprit sérieux.

Que nous montre-t-il en effet dans la Bigote ? L'intrusion dans le ménage Lepic du curé. Remarquons que ce n'est pas le prêtre que Mr. Lepic hait, mais le curé. Distinction subtile. Quoi qu'il en soit, il le hait à travers Mme Lepic dont le curé de la paroisse depuis vingt sept ans, sous des noms variés dirige l'âme, les gestes et les restrictions mentales. Ce père de famille souffre et cependant, il ne dit rien. Après avoir, tout essayé pour reprendre sa femme au curé, il se réfugie dans un silence implacable, inexpugnable qui est la forme désespérée du mépris. Ce mutisme étouffant qu'il garde en famille terrifie sa fille la pitoyable Henriette qui, nourrie de la bigoterie maternelle, aspire au seul événement qui la fera sortir de ce milieu, le mariage. Justement, un mari se présente, et on assiste à l'entrevue du prétendant avec son futur beau père. Celui-ci s'ouvre un peu, énumère par des boutades successives les longs déboires de son existence conjugale. En homme consciencieux, il trouve qu'il est de son devoir de mettre en garde le

1. Corr. 13 Jan. 1909 p. 378

2. Corr. 12 Fév. 1909 p. 392

et demie précises; aussitôt sur pied il soigne les bêtes, porte la soupe au chien, donne des grains aux poules, de l'herbe aux lapins. Et pendant que l'on sert à Amélie et à Maurice leur bol de chocolat au lit, il se contente d'un reste de soupe ou d'un morceau de pain sec qu'il mange sur le pouce. C'est lui qui tire l'eau du puits, qui aide à essuyer la vaisselle et à la ranger, qui désherbe la cour, qui arrache les pommes de terre, qui écosse les pois, qui descend à la cave chercher le vin, est-ce un signe de confiance? Non, c'est que plutôt l'escalier est dangereux'. C'est lui qui fait les commissions chez le pharmacien, chez la fermière, chez l'épicière. Pour lui faire occuper ses loisirs, car il lui en reste, sa mère l'oblige à jardiner.

Mange-t-il au moins à sa faim? Que non pas. Sa mère lui impose ses goûts et ses dégoûts. Elle trouve par exemple, sans jamais le lui avoir demandé, que son fils n'aime pas le vin, aussi ne lui en offre-t-elle que rarement. A table, "une portion doit lui suffire". Il mange selon l'appétit de sa mère, si elle a faim, Jules Renard mange à la faim de celle-ci. En se servant, elle le sert "par dessus marché" si elle a fini, lui aussi doit avoir fini. Pendant ce temps son frère et sa sœur n'ont qu'à pousser leur assiette du côté du plat pour qu'ils soient resservis.

Dans toutes les occasions, J. Renard fait figure de parent pauvre. Le jour de l'An arrive; grande distribution des étrennes, sœur Amélie reçoit une poupée aussi grande qu'elle, Grand frère Maurice une boîte de soldats de plomb, et quand son tour arrive, pauvre déshérité, sa mère lui donne une pipe en sucre d'orge.

A la fin de l'année scolaire les trois enfants Renard reviennent du collège après quelques mois d'absence. A l'arrivée, ce sont de grandes effusions de tendresse. Mme Renard embrasse et serre dans ses bras ses enfants, mais elle oublie Poil de Carotte qui reste étranger à ces attendrissements.

Enfin, elle s'aperçoit de sa présence, elle l'embrasse par acquit de conscience au front. Au départ, même scène pénible. Mme Renard "tombe sur ses enfants et les étreint d'une seule brassée" mais "Poil de Carotte ne se trouve pas dedans".

Sa mère ne l'aimait pas, et lui-même le lui rendait bien. Toute sa vie il eut à son égard une aversion et une répulsion qu'il ne parvint jamais à surmonter. Tout le long de son journal nous trouvons des réflexions telles que:—

*"Ah, que n'ai-je, moi aussi, en naissant, coûté la vie à ma mère!"*¹

ou *"Ah! sur la joue les lèvres d'une mère qu'on n'aime pas!"*²

*"Je ne me ferai jamais à cette femme. Je ne m'habituerai jamais à ma mère."*³

*"Maman, quand elle me produit l'impression la moins désagréable, elle me fait l'impression d'une gamine"*⁴

*"Je jure qu'à mon âge, personne ne m'impressionne autant qu'elle."*⁵

Malgré toute la bonne volonté qu'il y mettait, jamais Renard n'a pu embrasser sa mère comme les grands enfants embrassent d'ordinaire leurs parents.

Lors d'un voyage de sa mère à Paris, J. Renard écrit dans son journal *"J'avais préparé: Bonjour, Maman. Ça va bien? Bon voyage?. Installe-toi"*. Je n'ai pu lui dire que *"Bonjour, et lui donner deux baisers avec des lèvres jointes, desséchées"*⁶

Et lorsque, cédant aux instances de sa femme, J. Renard consent à faire une visite à sa mère, il n'arrive pas à être tendre, c'est plus fort que lui *"Marinette me décide à aller la voir. Le cœur me bat de malaise. Elle est dans le corridor. Tout de suite elle pleure, Elle m'embrasse longuement. Je lui rends un baiser. Elle nous fait entrer dans la chambre de papa et m'embrasse encore en me disant: -Que je suis contente que tu sois venu!. Viens donc de temps en temps. Mon Dieu, que j'ai donc du malheur!"*

Je ne réponds rien, et je vais au jardin.

*Je lui dis au revoir sans tourner la tête"*⁷

Et ailleurs, lors d'une visite que sa mère lui faisait il écrit : *"Non non, je ne mentirai pas. Jusqu'au bout, je dirai que ça m'est égal."*

1. J. 18 Fév. 1901 p. 431

2. J. 12 Juin 1900 p. 397

3. J. 21 Avril 1905 p. 659

4. J. 15/10/1903 p. 584

5. J. 2 Mai 1900 p. 391.

6. J. 29 Déc. 1903 p. 593

7. J. 2 Mai 1900 p. 391

Elle vient, Marinette la fait entrer en disant :

— *C'est grand'mère.*

Elle m'embrasse (moi je ne peux pas), s'assied tout de suite avant d'en être priée. J'ai dit :

— *"Bonjour, maman: ça va bien ?"*

Pas une syllabe de plus" ¹.

Cette sorte de haine et de rancœur que Jules Renard avait à l'encontre de sa mère ne saurait s'expliquer seulement par le souvenir de son enfance malheureuse.

Nous savons qu'il échappa bien jeune à l'emprise de sa mère puisque nous le voyons installé en Octobre 1881, c'est-à-dire à dix sept ans, 8, Rue Jean Lantier à PARIS. Il eut certes oublié sa mère et ses mauvais traitements, son enfance et les tristes souvenirs qui s'y rattachent, s'il n'était retourné en 1889 à Chitry-les-Mines, à l'occasion des premières couches de sa jeune femme.

Là, il revit sa mère, qui, ne pouvant maltraiter "Poil de Carotte" devenu adulte et même père de famille, se rabattit sur la belle-fille, puisqu'il lui fallait à tout prix une victime.

Jules Renard qui adorait sa femme souffrit de cet état de choses et conçut de se venger de sa mère, en tant que belle-mère.

Dans son journal, Jules Renard s'explique d'ailleurs sur l'attitude de sa mère à l'égard de sa belle-fille et voici ce qu'il écrit sous le titre : Paroles de Belle-mère :

" —Oui maman.

" —D'abord, je ne suis pas votre mère, et je n'ai pas besoin
" de vos compliments.

Tantôt elle oubliait de mettre son couvert, tantôt elle lui
" donnait une fourchette sale, ou bien, encore, en essuyant
" la table, elle laissait à dessin des miettes devant sa bru.
" Au besoin, elle y amassait en tas celles des autres. Toutes
" les petites vexations lui étaient bonnes".

1. J. 16 Avril 1906 B. 712 — 713.

On entendait : "Depuis que cette étrangère est ici, rien ne marche". Et cette étrangère était la femme de son fils. L'affection du beau-père pour sa bru attisait encore la rage de la belle-mère. En passant près d'elle elle se rétrécissait collant ses bras à son corps, s'écrasait au mur comme par crainte de se salir. Elle poussait de grands soupirs, déclarant que le malheur ne tue pas, car, sans cela, elle serait morte. Elle allait jusqu'à cracher par dégoût.

Parfois elle s'en prenait au ménage tout entier. "Parlez-moi de Maurice et d'Amélie. Voilà des êtres heureux et qui s'entendent. Ce n'est pas comme d'autres qui en ont l'air seulement".

Elle arrêtait une brave femme dans le corridor, sur la porte de sa bru, et lui délayait ses chagrins. "Qu'est-ce que vous voulez? Ils sont jeunes" disait-elle tout en se régulant de ces racontars. "Ah, ils ne le seront pas toujours" disait la belle-mère. "ça se passe. Moi aussi, j'ai bien embrassé le mien, mais c'est fini. Marchez, la mort nous prend tous. Je les attends dans dix ans, et même moins".

Il ne faut pas oublier les retours. Soyons justes. Elle en avait et de bien attendrissants.

—Ma belle, ma vieille, je suis à votre disposition. J'ai beau dire, je vous aime autant que ma fille. Donnez donc que je vous remplisse votre cuvette. Laissez-moi donc les gros ouvrages. Vous avez les mains bien trop blanches.

Soudain, sa figure devenait mauvaise :

—Est-ce que je ne suis pas bonne à tout faire?

Et elle séparait, dans sa chambre, les photographies de ses enfants de celle de sa bru, la laissant isolée, abandonnée, bien vexée sans aucun doute.¹

En marge de ce paragraphe, Renard a écrit lors de la lecture qu'il fit de son journal à partir du 25 Janvier 1906 cette note: "C'est cette attitude avec ma femme qui m'a poussé à écrire Poil de Carotte".

1. J. 12 Mars 1889 p. 21—22

Madame François Renard était jalouse du bonheur de sa belle-fille¹ ne comprenait pas comment une étrangère pouvait se faire aimer de son fils et trouver le moyen d'être heureux avec lui, alors qu'elle-même, sa propre mère, n'a pas su se faire aimer ni comme épouse, ni comme mère². Peut-être qu'au fond elle aimait Marinette (c'est le nom familial de Mme Jules Renard) mais elle était piquée, que celle-ci ne la craignît pas.³

Toujours est-il que Jules Renard, pour satisfaire sa vengeance et assouvir sa haine, conçut le dessein d'écrire "Poil de Carotte". On relève en effet sur le manuscrit de 1898 de "Poil de Carotte" la pièce, manuscrit conservé à la Bibliothèque Jacques Doucet, en marge de la réplique de Mme Lepic : "Mais tu n'iras pas ce soir avec ton père à l'affût de la Bécasse", cette note, "il faut au moins que je profite un peu du désir que j'ai de me venger."

Cette interprétation est confirmée par le fait qu'à Chitry-les-Mines circulait un exemplaire de Poil de Carotte, annoté à peu près en ces termes : "*Exemplaire trouvé par hasard chez un libraire. C'est un livre où il dit du mal de sa mère pour se venger d'elle.*"⁴

C'est ainsi que le curé de Chitry-les-Mines, qui avait des raisons personnelles pour en vouloir à Jules Renard, disait à Louis Paillard entre autres choses : "Il a écrit Poil de Carotte pour se venger de sa mère qui est si bonne".⁴

"MONSIEUR VERNET"

"*POIL DE CAROTTE*" est la jeunesse de Jules Renard, "*MONSIEUR VERNET*" est un aspect de sa vie sentimentale au début de son séjour à Paris.

Nous avons plusieurs preuves que la vie que mena l'Ecornifleur (M. Henri de la pièce M. Vernet) était à peu de chose près la vie qu'avait menée J. Renard à Paris de 17 ans jusqu'à son mariage.

-
1. J. 4 Oct. 1903 p. 676
 2. J. 30 Déc. 1903 p. 594
 3. J. 2 Juin 1900 p. 393
 4. J. 2 Juin 1900 p. 393

D'abord la ressemblance entre M. Henri l'Ecornifleur et Renard est grande. Tous deux ont les cheveux roux, témoin cette question : *"Vous n'aimez pas les rouges"* ? (les cheveux) - que pose M. Henri à Mlle Marguerite au chapitre XLVII p. 150 de l'Ecornifleur.

Comme Jules Renard, il porte un bouc. On voit également M. Henri se préoccuper outre mesure et à bout de champ de l'esthétique de son visage, nous rappelant ainsi un souci permanent de J. Renard à cet âge, qui perce aussi bien dans son journal, dans le livre *Poil de Carotte*, dans la pièce *Poil de Carotte*, dans l'Ecornifleur et dans la pièce tirée de l'Ecornifleur, MR. VERNET.

Dans le journal il écrivait déjà : *"Ta tête est bizarre taillée à grands coups de couteau comme celle des génies"*.¹

Et quand Yvette Guilbert, au cours d'un déjeuner chez Tristan Bernard lui dit : *"On ne peut pas être plus Rousseau"*², Jules Renard en est profondément vexé.

Dans le livre *"Poil de Carotte"* même souci de son *esthétique*, il *"rend par la gorge des gémissements rauques et lave à grande eau les taches de son de sa laide figure à claques"*.³

Plus loin, il écrit : *"la figure de Poil de Carotte ne prévient guère en sa faveur; Poil de Carotte a le nez creusé en taspinière"*.⁴

De même dans la pièce :

Poil de Carotte

— "Ah? ...Et tu me croyais intelligent, mais égoïste, vilain ou moral comme au physique.

M. Lepic.

— D'abord, tu n'es pas laid.

Poil de Carotte

— Elle (sa mère) ne cesse de répéter ...

1. J. NRF p. 18

2. J. NRF p. 299

3. Poil de Carotte p. 122

4. Poil de Carotte p. 142

M. Lepic

— Elle exagère.

Poil de Carotte

— Mon professeur de dessin prétend que je suis beau.

M. Lepic

— Il exagère aussi.

Poil de Carotte

— Il se place au point de vue pittoresque. Ça me fait plaisir que tu ne me trouves pas trop laid.

M. Lepic

Et quand tu serais encore plus laid ? Pourvu qu'un homme ait la santé !¹

Nous trouvons des préoccupations identiques dans l'Ecornifleur ainsi que dans M. Vernet qui démontreraient si le besoin s'en faisait encore sentir l'identification entre J. Renard et M. Henri.

Dans l'Ecornifleur alors que Mme Vernet s'excuse auprès de M. Henri qu'elle avait en plaisantant, taxé de *"navet sculpté"*, celui-ci lui répond : — *"Hélas. Je sais que je suis laid ! ... Je montre mon visage tel que le hasard me l'a donné ; on m'affirme qu'il ne m'irait pas mieux s'il avait été fait sur mesure"*.

Ce à quoi, Mme Vernet répond : *"Vous êtes beau de laideur"* ²

L'identification entre M. Henri le poète et J. Renard n'est pas simplement que physique, leurs moyens d'existence sont semblables ; dans une lettre adressée de Paris à son père en Juillet 1887, Jules Renard écrivait : *"J'ai le plaisir de t'annoncer que j'ai enfin une assez bonne position. Pour des raisons spéciales, M. Lion retire ses trois fils du Lycée et me les confie trois heures par jour, de neuf heures du matin à midi. J'ai leur éducation complète à diriger et je reçois pour mes bons offices 175 Frs par mois"* ³.

1. Poil de Carotte dans la scène 9 p. 203 & 204 de la pièce.

2. Ecornifleur p. 104

3. Correspondance p. 79

M. Henri également, à une question de M. Vernet répond : *"j'élève trois petits lapins ... ils sont charmants et forment un triple étage ... On me les prête deux heures tous les matins"* ¹.

D'autre part les demandes intempestives de secours divers adressées par J. Renard à son père et à sa sœur sont formulées plus heureusement par l'Ecornifleur dans la phrase : *"Il faut vivre, ou plutôt aider ma famille à me faire vivre"* ².

Le voyage de M. Henri aux bains de mer à Talléhou avec Mme et M. Vernet et qui est à l'origine du livre et de la pièce est lui-même inspiré du voyage que fit Jules Renard à Barfleur en 1887, il écrivait à sa sœur : *"Ma chère Amélie, le trois Août, je pars pour Barfleur aux bains de mer ... Je ne fais payer mon voyage en entier, je dois cela à un excellent homme et j'ose dire à une charmante dame qui te ressemble beaucoup. Je vais faire un petit travail ³ pour ce monsieur .. travail payé bien entendu et assez gentiment encore"* ⁴.

La vie que mène M. Henri aux bains de mer de Talléhou est à peu de chose près la vie que mena Jules Renard à Barfleur. Comme celle de M. Henri, la chambre de Jules Renard domine la mer, il écrivait en effet en Août 1887 à son frère : *"Je t'écris d'une fenêtre d'où je domine la mer"* ⁵.

Comme M. Henri, qui va à la pêche avec le pêcheur Cruz J. Renard pendant son séjour à Barfleur va *"passer une nuit en pleine mer à la pêche"* et ajoute plus loin : *"Je viens de passer 18 heures en mer dont une grande partie la nuit et je ne tiens plus debout"* ⁶.

Comme M. Henri qui apprend à nager à Mlle Marguerite, Jules Renard apprenait *"à nager à une jeune fille, d'ailleurs rien de dangereux"* ⁷.

1. Ecornifleur p. 12

2. Ecornifleur p. 12

3. Le petit travail dont il s'agit est un volume sur l'ameublement bien entendu l'ouvrage ne fut pas signé J. Renard.

4. Corresp. avec sa sœur Août 1887 p. 83

5. Corresp. avec sa sœur Août 1887 p. 83

6. Corresp. p. 82 & 83.

Comme M. Henri avec les Vernet, Jules Renard avec ses hôtes sort chaque soir et on prend à cœur de lui épargner toute dépense.¹

Qui étaient les hôtes dont parle J. Renard ? D'après la correspondance et surtout d'après le Journal, le ménage qui emmenait J. Renard aux bains de mer à Barfleur, c'est Mme et M. Galbrun. Dans son journal en date du 8/1/1896, on voit bien que c'est M. Galbrun qui servit d'original à Jules Renard pour créer le personnage de M. Vernet. Il dit en effet : *"Révé que je voyais M. G. ... Galbrun. M. Vernet, il s'en allait la tête basse, les yeux morts et les moustaches pleurantes. Pris d'une folle terreur, je me suis mis à courir, à courir Mais il ne m'avait pas vu; il marchait voûté comme sous le poids de l'Ecornifleur"*.²

Pouvons-nous en déduire que l'intrigue sentimentale du roman et de la pièce soit tirée d'une aventure arrivée à Jules Renard ? Rien dans le journal ni dans la Correspondance ne semble le confirmer; mais nous savons d'une façon certaine que J. Renard ne quitta pas ses hôtes comme M. Henri quitta les Vernet; puisque leurs relations amicales continuèrent après les vacances ainsi qu'en témoigne cette phrase tirée d'une lettre de J. Renard à sa soeur : *"Je dîne presque tous les dimanches chez M. Galbrun"*.³ Il se pourrait cependant qu'une vague intrigue amoureuse se soit embauchée entre J. Renard et Mme Galbrun qui "toujours coquette mise à la dernière mode" aurait pu troubler l'âme du jeune célibataire qu'était Jules Renard à cette époque.

Quant au ménage de pêcheurs Cruz, c'était dans la réalité M. et Mme Alix dont Jules Renard parle à plusieurs reprises dans son journal.

Si Poil de Carotte nous peint l'enfance malheureuse de Jules Renard, l'Ecornifleur et la pièce de M. Vernet, eux, font revivre à nos yeux sa jeunesse. Ce fait est confirmé d'ailleurs par J. Renard lui-même qui consignait dans son Journal : — *"Il m'est venu à l'idée de faire de l'Ecornifleur une des attitudes de Poil de Carotte quelque chose comme ses expériences sentimentales ... On aurait Poil de Carotte de 3 à 12 ans, Poil de Carotte à 20 ans ..."*.⁴

1. Corresp. avec sa soeur, août 1887 p. p. 83.

2. J. 8 Janvier 1896 p. 213.

3. Corresp. avec sa soeur, 1er janvier 1888 p. 88.

4. J. 10—4—1891 p. 66.

"LE PLAISIR DE ROMPRE"

S'inspirant toujours de sa vie pour faire son oeuvre, Jules Renard porte à la scène la fin de sa liaison avec Mme Danielle Davyle.

S'il est besoin de preuves à l'appui de cette thèse on peut les trouver dans cette note du Journal le soir de la première du "PLAISIR DE ROMPRE" où il a consigné : "*... mais je pense à Blanche, à la vraie. Si elle s'était vue hier soir, elle aurait pleuré de douces larmes. A neuf ans, de distance, elle m'aurait aimé, mais la vie ne permet pas ces choses-là qui seraient les plus exquis. Le bonheur n'envoie pas de billets de théâtre à l'abandon*"¹

Qui était donc l'héroïne du Plaisir de Rompre ? Rachilde qui avait bien connu Jules Renard jeune et célibataire, nous la décrit : "J'ai connu la charmante héroïne du Plaisir de Rompre. C'était une dame bien en chair, très 1830, à visage classiquement beau, des yeux doux, une bouche en coeur, au sourire puéril, d'un décolleté savoureux commençant à s'amplifier. Elle était de la Comédie Française et en avait toutes les qualités : diction un peu précieuse, geste dramatique en disant bonjour et démarche royale pour traverser la rue, d'une grande noblesse de coeur et d'ancêtres, de tout point une excellente créature ... elle ne songeait qu'à la gloire future de son ami"².

C'est elle qui, inlassablement, fit connaître Jules Renard alors débutant, dans les salons en disant "Les Roses" toujours et partout.³

Danielle Davyle, dans le privé Madame de St-Hilaire, rencontrée dans un salon, où Jules Renard débutant de lettres, récitait ses petits poèmes, s'était intéressée vivement au poète dont la physionomie était assez étrange pour frapper. C'est grâce à elle qu'il put quitter son médiocre garni de la rue Jean Fautier pour un modeste appartement de la Rue St-Placide.

1. J, 16 Mars 1887 p. 271.

2. Portraits d'hommes "Morture de France" 1930.

3. Il s'agit d'un recueil de vers intitulé "Les Roses" paru en 1886 chez Paul Savin 8 Bd. des Italiens à Paris. Le nom de l'auteur en exergue était ainsi imprimé "J. Renard."

En sous-titre, Les Bulles de Sang, la 2ème pièce du Recueil. Sous un bouquet qui occupait tiers de la page, on lit : Poésies dites par Mme Davyle Danielle de la Comédie Française.

"LE PAIN DE MENAGE "

C'est un des rêves d'aventure de Jules Renard

Porto-Riche prétendait que : "LE PAIN DE MENAGE" est copié tout entier dans "AMOUREUSE" ¹, d'autres critiques y voyaient une simple transposition "d'un caprice" de Musset. La réalité est toute autre. "LE PAIN DE MENAGE" est sorti tout entier de la vie sentimentale de J. Renard. Nous ne voulons pas affirmer par là que la pièce même fut vécue par l'auteur, non, mais nous y voyons une sorte de rêve d'aventures comme Renard en avait souvent. Ce n'étaient que des rêves mais il y tenait ... "Femme (en parlant de la sienne) si tu te mets en travers de mes rêveries, malheur à nous. Laisse les vivre de leurs petits riens, puis mourir" ².

En parlant des femmes de ses rêves, il écrivait : ce sont des "Femmes qui nous troublent un peu, qui laissent en passant, sur la netteté de notre cœur une buée légère " ³. Mais il rassurait vite Marinette ⁴ : "Tu comprends, ma chérie, que pour moi elle n'existe pas. C'est une fleur peinte et artificiellement parfumée. Je la respire quand elle est là, mais je n'y toucherais pas, de peur de déranger ses pétales, ses cheveux, de décolorer ses yeux et sa bouche; je n'y touche pas, même en imagination. Tu es ma seule, ma vraie, ma solide. Si tu étais jalouse, tu ne serais qu'une sotte et tu gâterais ta vie " ⁵.

Comment en serait-il autrement, Renard était foncièrement honnête et "Si par hasard, écrivait-il, au pauvre homme que je suis, homme de ménage, et de cabinet, il arrivait d'être follement épris d'une femme, je ne saurais comment le lui dire ni auquel de ses signes comprendre que je pourrais me déclarer" ⁶

Comme Pierre qui voudrait l'institution d'une sorte de vacance conjugale pour s'enfuir avec Marthe, Jules Renard reconnaissait "A chaque

1. Journ. 6 Fév. 1902 p. 491

2. Journ. 22 Fév. 1897 p. 262

3. Journ. 11 Avril 1900 p. 390

4. Sa femme.

5. Journ. 20 Mars 1896 p. 223

6. Jour. 27 Janv. 1901 p. 426

instant j'ai envie de m'enfuir à l'appel d'une autre femme qui me ferait signe, et que je rencontrerais dans un parc..."¹.

Mais, en définitive, Pierre est resté près de sa femme, et Renard auprès de sa Marinette.

Renard écrivait ... "Je peux dire que, grâce à Poil de Carotte, j'aurai doublé ma vie" ; Nous pouvons ajouter que c'est grâce aussi à M. Vernet, au "Le Plaisir de Rompre" et au "Pain de Ménage".

Pour Jules Renard, il y avait deux sortes d'hommes de lettres : "Les conteurs, et les écrivains. On conte ce qu'on veut : *ON N'ECRIT PAS CE QU'ON VEUT*; *ON N'ECRIT QUE SOI-MEME*, et Jules Renard n'écrivait que soi.

Quant à Georges Rigal de "Huit Jours à la Campagne" c'est un "Poil de Carotte" de vingt sept ans, dans un des menus épisodes de son existence.

1. Jour. 24 Oct. 1896 p. 237

Les références se rapportent à l'Edition complète des :
Oeuvres Complètes de Jules Renard, François Bernouard Paris.

Pour le Journal de Jules Renard, (J) se référer à l'Edition Gallimard, N.R.F. Paris, Seizième édition.

Qu'il me soit permis de rendre ici un hommage reconnaissant
à M. Léon Guichard dont la Thèse :

L'Oeuvre et l'Âme de Jules Renard
Nizet et Bastard, Editeurs. Paris

m'a été d'un grand secours.